

**BRUCE
DESILVA**

Pyromanie

**roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Manuel Tricoteaux**

actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Liam Mulligan est un journaliste de la vieille école. À Providence, Rhode Island, il connaît tout le monde : les prêtres et les prostituées, les flics et les voyous, les politiques et les mafieux (souvent les mêmes). Quand les maisons du quartier populaire où il a grandi se mettent à brûler les unes après les autres, il laisse tomber les sujets sur lesquels il bossait pour la feuille de chou locale et commence sa propre enquête. Question d'éthique professionnelle. En plus de ça, la police semble un peu trop pressée de classer l'affaire pour être honnête... Et puis Mulligan ne se résigne pas à voir le terrain de jeu de son enfance partir en fumée. À une époque où “investigation” est devenu un gros mot, sa hiérarchie le colle au tri des dépêches d'agences. Menacé, tabassé, il se retrouve bientôt en haut de la liste des suspects. Pour couronner le tout, la mafia pose un contrat sur sa tête...

Portrait au vitriol d'une petite ville et d'un non moins petit État, réputés pour l'impéritie et la corruption de leurs dirigeants, *Pyromanie* s'inscrit dans la grande tradition du noir. Les jurés des prix qui l'ont couronné ne s'y sont pas trompés.

BRUCE DESILVA

Bruce DeSilva a été journaliste d'investigation pendant plus de quarante ans avant de se consacrer entièrement aux romans policiers. Pyromanie a remporté l'Edgar Award et le Macavity Award en 2012. Il a aussi été finaliste des Shamus, Barry et Anthony Awards.

Titre original :

Rogue Island

Éditeur original :

Forge, New York

© Bruce DeSilva, 2010

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02523-6

BRUCE DESILVA

Pyromanie

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Manuel Tricoteaux

ACTES SUD

À l'automne 1994, j'ai reçu un mot d'un lecteur qui me félicitait pour la "jolie petite nouvelle" que j'avais écrite. "D'ailleurs, disait le mot, elle pourrait servir de point de départ pour un roman. Y avez-vous déjà songé?"

Le mot était signé Evan Hunter, l'homme qui a écrit ces superbes romans policiers sur le commissariat du 87^e district sous le nom de plume Ed McBain.

J'ai mis le mot dans une feuille plastifiée, je l'ai collé sur l'ordinateur, à la maison, et je me suis mis à écrire.

J'avais noirci cent pages quand ma vie personnelle et professionnelle s'est trouvée complètement chamboulée. Les années ont filé. Chaque fois que j'achetais un nouvel ordinateur, j'y collai le mot de Hunter, mais ma vie bien remplie ne me laissait pas le temps d'écrire un roman.

Et puis, il y a deux ans de ça, j'ai rencontré Otto Penzler, le doyen des éditeurs de polars new-yorkais, et je lui ai parlé de cet ancien mot de Hunter.

"Evan n'a jamais dit de bien d'un texte, m'a dit Penzler. Il vous a vraiment écrit ce mot?"

— Oui. Je l'ai toujours.

— Dans ce cas, vous devez terminer ce roman."

Et c'est ce que j'ai fini par faire. Ce roman est pour vous, Evan. J'aurais aimé que vous soyez encore là pour le lire.



evan hunter

box 339

324 main avenue

norwalk, connecticut 06851

September 27, 1994

Dear Bruce:

**MALICE is a nice little
story. In fact, it could
serve as the outline for a
novel. Have you considered
this?**

best,

Ceci est une œuvre de pure fiction. Bien que quelques personnes réelles soient évoquées (Hello, Buddy, Cianci), tous les protagonistes du roman sont inventés. Certains portent le nom de vieux amis à moi sans vraiment leur ressembler. Le véritable Paul Mauro, par exemple, est un jeune capitaine de la police de New York, pas un vieux prêtre desséché de Providence. Dans l'ensemble, l'histoire et la géographie de Rhode Island sont décrites avec exactitude, mais j'ai joué un peu avec la chronologie. Ainsi, Hopes, comme la plupart des bars de journaliste, a disparu depuis longtemps, mais j'ai pris plaisir à le faire revivre dans cette histoire.

Une déneigeuse avait enfoui la bouche d'incendie sous un mètre cinquante de neige, et il a fallu près d'un quart d'heure à l'équipe de la 6^e compagnie pour le trouver et le dégager. Le premier pompier est monté par l'échelle jusqu'à la fenêtre de la chambre au premier étage. Il s'est appuyé sur le revêtement en aluminium et s'est brûlé la main malgré le gant.

Les jumeaux de cinq ans avaient essayé d'échapper aux flammes en se glissant sous un lit. Le pompier pleurerait en portant le petit garçon le long de l'échelle. Le corps calciné fumait. Le pompier qui était descendu avec la petite fille l'avait déjà enveloppée dans un drap. Les ambulanciers ont enfourné les enfants dans l'ambulance et se sont frayé un chemin entre les ornières, tous gyrophares dehors, comme s'ils avaient encore une raison de se dépêcher. La baby-sitter de seize ans a regardé les feux arrière disparaître dans la nuit, elle avait l'air catatonique.

La chef de bataillon Rosella Morelli a fait tomber les bouts de glace du rebord de son casque avant de frapper un grand coup de sa main gantée sur le camion rutilant.

— On en est à combien? lui ai-je demandé.

— Ça fait neuf maisons incendiées en trois mois à Mount Hope. Et cinq morts.

Le quartier de Mount Hope, coincé entre un ancien canal à péniches et les riches demeures de l'East Side, avait été construit à la va-vite avant la Première Guerre mondiale pour loger les ouvriers du textile irlandais et italiens de plus en plus nombreux. À l'époque déjà, longtemps avant que les usines ferment et que les emplois soient délocalisés en Caroline du Sud, puis au Mexique et en Indonésie, il ne payait pas de mine. Désormais, les porches s'affaissaient et la peinture au plomb s'écaillait. Les maisons, pas bien solides, construites pour beaucoup sans garage ni allée à une époque où on ne se déplaçait qu'à pied ou en tram, sentaient la pourriture l'été et le moisi l'hiver. Frigos et machines à laver rouillaient gentiment au milieu des mauvaises herbes qui avaient poussé après que la ville eut dynamité le vieux collègue Nelson Aldrich, où Mr McCready m'avait fait découvrir Ray Bradbury et John Steinbeck.

Les étroites rues perpendiculaires, dont beaucoup portaient le nom de variétés d'arbres qui avaient cessé d'y pousser, quadrillaient une pente douce d'où l'on apercevait par endroits les immeubles de bureaux du centre-ville et le dôme de marbre du capitole. Les agents immobiliers, les doigts croisés dans le dos, parlaient de "panorama".

Mount Hope n'était peut-être pas le meilleur quartier de Providence, mais ce n'était pas le pire non plus. Sur deux mille six cents familles, un quart pouvait se vanter d'être propriétaire de son logement. Un comité de surveillance collective avait fait baisser le nombre de cambriolages. Malgré toute cette peinture qui s'écaillait, seize pour cent seulement des bébés souffraient d'intoxication au plomb, presque un détail comparé au quartier majoritairement noir et asiatique de South Providence, où le rapport dépassait les quatre pour dix. Et cinq morts, ça

voulait dire que les affaires reprenaient pour la morgue de Lugo, le dernier commerce légal du quartier depuis que Deegan's Pièces auto s'était reconverti dans le désosage de voitures volées et que Marfeo Voitures d'occasion avait cédé la place à des dealers d'héro.

La chef de bataillon regardait son équipe braquer la lance à eau sur la fenêtre de la chambre des jumeaux.

— Je commence à en avoir vraiment assez d'aller annoncer les décès à la famille, a-t-elle dit.

— Dieu merci tu n'as perdu aucun de tes hommes.

Elle a tourné le dos à l'immeuble fumant et m'a lancé un regard cinglant, le même que le jour où elle m'avait pris en train de tricher à Échelles et Badaboum quand on avait six ans.

— T'es en train de me dire que je devrais m'estimer heureuse?

— Fais juste attention à toi, Rosie.

Son regard s'est un peu adouci.

— Oui, toi aussi.

Même si dans mon boulot le pire qui pouvait arriver était probablement de se couper avec une feuille de papier.

Deux heures plus tard, j'étais assis au comptoir de chez Haven Brothers, le meilleur *diner* de la ville, et je sirotais un café dans un gros mug en porcelaine. Le café était si bon que j'avais scrupule à le couper avec autant de lait. Les grognements de mon ulcère me disaient que le lait ne servait à rien de toute façon.

Un exemplaire tout chaud du journal local avait laissé une trace d'encre sur le mug. Un pitbull, la mascotte officieuse de l'État de Rhode Island, avait déchiqueté trois bambins dans Atwells Avenue. Dans les dernières

statistiques fédérales en matière de criminalité, Providence volait à Boston et Los Angeles le titre de capitale mondiale du nombre de voitures volées par habitant. Ruggerio Bruccola, dit “le Porc aveugle”, le boss de la Mafia locale qui prétendait être dans les distributeurs automatiques, faisait un procès au journal pour avoir écrit qu’il était un boss de la Mafia prétendant être dans les distributeurs automatiques. La police de l’État enquêtait sur un tripatouillage de la loterie. Il y avait tellement de mauvaises nouvelles qu’un très bon article sur une vraie mauvaise nouvelle, l’incendie fatal de Mount Hope, s’était trouvé relégué en bas de la une. Je ne l’ai pas lu parce que c’est moi qui l’avais écrit. Je n’ai pas lu les autres parce qu’ils me filaient la gerbe.

Charlie a essuyé ses mains pleines de sang de bœuf sur un tablier qui avait peut-être été blanc un jour, avant de remplir ma tasse à ras bord.

— T’étais où, Mulligan? Tu sens le cendrier, vieux.

Il n’attendait pas de réponse, et je ne lui en ai pas donné. Il est retourné à son travail et a ouvert deux paquets de petits pains. Il en a pris une douzaine, il les a posés en équilibre le long de son bras luisant de sueur, du poignet à l’épaule, puis il y a flanqué douze francforts avant d’ajouter de la moutarde et du chou. Le casse-dalle des nuitards de Narragansett Electric.

J’ai bu une gorgée et feuilleté le journal jusqu’à la page des sports pour lire le compte rendu des matches de préparation à Fort Myers*.

* Lieu de préparation des Boston Red Sox. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

De l'extérieur, le morne bâtiment public ressemblait à un empilement hasardeux de boîtes en carton. À l'intérieur, les salles étaient crasseuses, d'un vert merdeux. Les chiottes, quand elles n'étaient pas cadenassées pour empêcher que des fonctionnaires s'y noient, dégageaient un relent toxique. Les ascenseurs tremblaient et soufflaient comme un vieux coursant un taxi. J'ai joué la sécurité et pris l'escalier de fer. Je suis monté jusqu'au deuxième étage et j'ai dû naviguer à travers quatre couloirs étroits avant d'apercevoir l'inscription "Incendies criminels – Enquêteur chef – Ville de Providence" peinte en noir sur la vitre opaque d'une porte en chêne délabrée. J'ai ouvert sans frapper et je suis entré.

— Dégage de mon bureau, m'a lancé Ernie Polecki.

— Moi aussi je suis content de te voir, lui ai-je répondu avant de me laisser tomber sur une chaise en bois branlante de l'autre côté de son bureau en métal vert militaire.

Polecki a allumé un cigare bon marché avec un briquet jetable, s'est enfoncé dans son fauteuil de bureau en chêne et a flanqué ses chaussures fatiguées sur un sous-main vert grêlé de brûlures de tabac. Le fauteuil a gémi sous le poids qu'il avait pris depuis que sa femme était partie et que le KFC n'était plus réservé qu'au petit-déjeuner.

Son assistant, un bon à rien du nom de Roselli qui avait eu le job parce qu'il était le petit-cousin du maire, était assis droit comme un poteau sur une chaise en métal gris sous une fenêtre fissurée et recouverte côté intérieur d'une pellicule de glace.

— Donc c'est un incendie criminel encore une fois, ai-je dit.

— Soit ça, soit quelqu'un a trouvé que c'était une bonne idée de brûler des ordures dans la cave, a répondu Polecki. De toute façon, avec tout le bazar qu'ils avaient entassé là-dessous, ce trou n'attendait qu'une étincelle pour flamber.

— On aurait pu te dire ça au téléphone, Mulligan, a rajouté Roselli.

— Ouais, a fait Polecki.

— Mais j'aurais pas pu jeter un coup d'œil là-dessus au téléphone, ai-je dit en tendant le bras vers le dossier posé sur le bureau.

Polecki a levé sa main droite avant de l'abattre avec une telle force que le bureau a fait un bruit de cloche fêlée, puis il a pris un air surpris lorsqu'il a vu que le dossier n'était pas sous ses doigts boudinés. Il n'était nulle part sur le bureau. Il m'a lancé un regard furieux. J'ai haussé les épaules. Nos deux paires d'yeux se sont tournées vers Roselli, qui s'était rassis et serrait le dossier contre sa poitrine décharnée. Il avait été si vite que j'avais à peine eu le temps de le voir.

— Dossier d'investigation, a dit Roselli. Les journalistes et les trouduc n'y ont pas accès, et t'es les deux.

— Exact, ai-je fait, mais aussi un défenseur du Premier Amendement issu du quatrième pouvoir ?

— Lui non plus, a dit Polecki.

— Un lien avec les autres incendies ?

— Aucun, a fait Polecki.

— Rien de rien, a rajouté Roselli.

— Et du côté des proprios des immeubles? Est-ce que certains étaient surassurés? Est-ce que les départs des incendies présentaient des similitudes?

Polecki a retiré ses pieds du bureau et s'est penché en avant. Le fauteuil a poussé un cri d'agonie sous le regain de poids. Des plaques rouges lui marbraient les joues, sous l'effet de la colère, peut-être, ou bien de l'effort.

— T'essaies de m'apprendre mon métier, Mulligan?

— On sait ce qu'on a à faire, a dit Roselli.

Ça, je crois pas, ai-je pensé, mais je l'ai gardé pour moi.

Le cigare de Polecki s'était éteint. Il l'a rallumé, m'a soufflé la fumée dans la figure et s'est fendu d'un large sourire, comme s'il avait accompli un exploit. Il a tiré encore quelques bouffées et fait tomber la cendre dans sa corbeille rouge à un dollar.

— Donc Mount Hope a juste la poisse?

— C'est la chance des Irlandais, a fait Polecki.

— La pire, a rajouté Roselli.

— Tu préférerais être mort que d'avoir la chance des Irlandais.

— Hein?

Seigneur. Est-ce que tout le monde a oublié John Lennon?

Une mince volute s'élevait de la corbeille, où la cendre du cigare fumait dans une boîte de poulet frit bien grasse.

— Écoute, ducon, a fait Polecki, je te l'ai déjà dit, on fait aucun commentaire sur les enquêtes en cours.

— Et c'en est une, a fait Roselli. Pourquoi tu vas pas couvrir un accident de la route? Ou, encore mieux, en avoir un.

J'avais beau apprécier le sens de l'humour de Roselli, j'ai décidé de ne pas attendre la prochaine blague. La

corbeille fumait maintenant autant que le cigare de Polecki et sentait à peu près aussi mauvais, je me suis dit que c'était le moment idéal pour partir. J'ai déclenché l'alarme à incendie dans le couloir, en sortant. Comment je pouvais imaginer que ce foutu truc allait vraiment marcher?

Veronica Tang, qui couvrait le palais de justice, roulait des yeux et gloussait comme une poule de dessin animé. À part dans des films de Disney, je crois que je n'avais jamais entendu quelqu'un glousser comme ça.

— Et qu'est-ce qui s'est passé après que tu as sonné l'alarme ?

— J'en sais rien. Je suis pas resté pour le spectacle.

Veronica s'est remise à glousser. J'aimais bien quand elle faisait ça. Ensuite elle a rejeté ses cheveux en arrière et m'a donné un coup sur l'épaule par jeu. J'aimais bien ça aussi.

C'était l'happy hour à Hopes, le bar attitré des médias locaux. Les reporters et les rédacteurs du journal, les producteurs et les "talents" des chaînes télé régionales commençaient à arriver au compte-gouttes.

— Pourquoi Polecki s'est montré si peu coopératif ? m'a demandé Veronica.

— Parce que c'est un con.

Elle m'a regardé fixement, jusqu'à ce que j'ajoute :

— OK, on a un passif.

Quinze ans plus tôt, l'académie de police avait fermé les yeux sur sa condamnation pour effraction et l'avait recruté pour rendre service à son beau-père, le président du Comité démocrate de la quatrième circonscription.

Une fois agent, il a bousillé deux véhicules de patrouille dans des courses poursuites. Mais bon, qu'est-ce que c'est que deux voitures. Il a brillamment réussi l'examen pour devenir sergent en payant cinq cents dollars pour avoir les réponses, puis il s'est élevé dans la hiérarchie comme ça se pratique à Rhode Island, en glissant des enveloppes au trésorier de campagne du maire. Deux mille pour ses barrettes de lieutenant, cinq pour passer capitaine. Une success story made in Providence. J'avais déjà écrit sur le sujet, mais c'était trop compliqué pour que je me lance là-dessus maintenant.

— Il y a trois ans, à l'époque où il dirigeait la brigade tactique, j'ai écrit un article sur sa propension à jouer au baseball avec les têtes de gosses noirs. Quelques pasteurs baptistes ont pris la chose très à cœur et menacé de faire venir Al Sharpton en ville pour une marche de protestation. Ça a rendu le chef tellement nerveux qu'il a transféré Polecki aux incendies criminels, là où la matraque ne faisait pas partie de l'équipement de base.

Veronica a levé son verre à pied et bu une autre gorgée.

— Tu as de la chance qu'il ne t'ait pas buté quand tu es sorti de son bureau, dit-elle. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Aucune idée. Si au moins je pouvais trouver un nouvel angle pour ce truc, peut-être que je pourrais m'épargner cette histoire ridicule de chienne qui a traversé le pays pour retrouver ses maîtres.

Ses yeux se sont élargis.

— T'abuses, Mulligan. Lomax t'a mis dessus lundi dernier !

— Hmm.

L'amusement se lisait dans les yeux marron de Veronica, mais elle a secoué la tête d'un air désapprobateur, tandis que les néons du bar dansaient la samba dans ses

cheveux. Des cheveux noirs comme le ciel la nuit quand j'étais gosse. Je n'avais pas trouvé le courage de lui demander si elle les teignait.

Elle a extirpé une poignée de pièces de son sac et a titubé entre les tables cabossées en Formica et le bar en acajou vérolé de dix mètres. Je l'ai regardée avancer dans le miroir qui courait tout le long du mur et j'ai remarqué que sa petite jupe noire décrivait une ligne pas très droite. Elle avait siroté un peu trop de char-donnay. Je mourais d'envie d'un Bushmills, le meilleur whisky irlandais dans mes prix, mais mon ulcère m'interdisait de commander au barman autre chose que de l'eau de Seltz.

Les journalistes picolent ici tant qu'ils peuvent depuis qu'un reporter du nom de Dykas y a englouti ses maigres économies il y a quarante ans. Il l'a baptisé Hopes* parce qu'il avait mis tous ses espoirs en lui. Il ne payait pas de mine, et ça n'avait probablement jamais été le cas. Des tabourets de bar branlants, un parquet plein d'échardes et de l'alcool à flots. Je venais y boire depuis que j'avais dix-huit ans, et la seule rénovation que j'aie remarquée, c'était un distributeur de préservatifs dans les toilettes des hommes.

Mais Hopes avait le meilleur jukebox de toute la ville : Son Seals, Koko Taylor, Buddy Guy, Ruth Brown, Bobby "Blue" Brown, Bonnie Raitt, John Lee Hooker, Big Mama Thornton, Jimmy Thackeray et les Drivers. Veronica a mis un morceau déchirant d'Etta James et j'ai vu sa jupe revenir vers moi.

— La chanson parfaite pour une femme qui envisage de se payer un homme marié, m'a-t-elle lancé en se rasseyant.

* Espoirs.

Je détestais me voir rappeler qu'officiellement j'étais toujours avec Dorcas, mais j'ai tendu le bras au-dessus de la table et pris la main de Veronica pendant qu'Etta mettait de l'ambiance.

Veronica était superbe, pas moi. Elle avait fait Princeton et moi Providence College. Elle avait vingt-sept ans, et j'allais sur mes quarante. Son père était un immigré taiwanais qui avait enseigné les mathématiques au MIT, parié toutes ses économies sur les actions Cisco et Intel et récupéré plus d'un million avant l'éclatement de la bulle Internet. Le mien était laitier à Providence et il était mort sans un sou. Après seulement cinq ans dans la partie, Veronica faisait déjà son boulot comme une pro, pendant que je piquais des dossiers confidentiels et que je déclenchais des alarmes dans des bâtiments gouvernementaux. Peut-être que Veronica avait un goût de chiottes en matière d'hommes. Ou peut-être que je m'en sortais mieux que prévu.